

Le rêve intelligent (le chat et les cent souris) (Erich Fromm)

Michel Onfray
Université populaire de Caen – Contre-histoire de la philosophie

Samedi 9 mars 2013

Non seulement jeter une lumière sur les relations du moi et d'autrui, non seulement porter des jugements pénétrants et faire des prédictions, mais aussi, réaliser des opérations intellectuelles supérieures aux actes de l'entendement éveillé : telle est l'oeuvre du rêve. Cela n'a rien de surprenant, puisque toute pensée pénétrante exige une concentration d'esprit dont nous sommes souvent incapables dans la veille, et que le sommeil favorise. Un exemple bien connu de rêve de cette sorte est celui du savant qui découvrit la formule de la benzine. Longtemps, il avait cherché en vain le symbole chimique de la benzine ; une nuit, la formule exacte s'inscrivit en rêve devant ses yeux ; il eut le bonheur de s'en souvenir au réveil. On trouverait de nombreux exemples de personnes qui, en mathématiques, en mécanique, en philosophie, et même dans la vie pratique, trouvent la solution d'un problème qu'une nuit ils entrevoient en songe avec une clarté parfaite.

Quelquefois, on trouve compliquées à l'excès les considérations intellectuelles invoquées dans les rêves. L'exemple suivant nous met en présence d'un rêve «intellectuel», bien qu'il soit en même temps marqué d'un caractère de forte personnalité. La rêveuse est une femme intelligente ; voici son rêve :

«Je vis un chat et de nombreuses souris. Et je pensai, le lendemain matin, je demanderais à mon mari pourquoi cent souris ne sont pas plus fortes qu'un chat, et pourquoi elles ne peuvent le vaincre. Je savais que sa réponse évoquerait l'analogie qui rapproche une telle question du problème historique des dictateurs dominant, sans être renversés, des peuples entiers. Je n'ignorais pas, cependant, l'artifice de ma question, et la fausseté de la réponse.»

Le lendemain matin, elle raconta la première partie du rêve à son mari et lui demanda : «Que signifie cela : rêver que cent souris ne peuvent vaincre un seul chat ?» Il lui donna promptement la réponse que, en rêve, elle avait prévue. Deux jours plus tard, elle récita à son mari un petit poème qu'elle avait composé : un chat noir se trouvait perdu dans un champ couvert de neige, entouré de certaines souris. Les souris raillaient le chat noir dont le pelage sombre se détachait si nettement sur la neige ; et le pauvre chat n'avait qu'un désir : devenir blanc afin qu'on le voie moins. Un vers du poème disait : «Et maintenant, je comprends ma perplexité de la nuit dernière.» En lisant ce poème à son mari, elle n'était pas consciente du rapport réel existant entre le poème et le rêve. Son mari le perçut et dit : «Eh bien, le poème répond au rêve ! Vous vous identifiez, non, comme je l'avais pensé, aux souris, mais au chat ; et, dans votre rêve, vous étiez fière que les souris - même cent souris ! - ne puissent vous mettre en défaite. Mais, en même temps, vous exprimiez un sentiment d'humiliation, puisque les faibles souris, à l'égard desquelles vous vous sentiez si supérieure, pouvaient vous railler, dès lors qu'elles vous voyaient clairement.» (Ajoutons que la rêveuse adorait les chats, et s'intéressait beaucoup à ces petits animaux auxquels elle vouait sa sympathie).

D'une espèce différente est la prédiction contenue dans le rêve suivant : A, ayant rencontré B pour discuter de la réalisation future d'un contrat, décida, favorablement impressionné, de prendre B comme associé dans son entreprise. La nuit qui suivit l'entrevue, il fit ce rêve :

«Je vois B assis dans notre bureau. Il compulse les registres, modifie les sommes qui y sont inscrites afin de dissimuler les importants détournements d'argent dont il est coupable.»

A s'éveille, et, ayant accoutumé de prêter quelque attention aux rêves, demeure perplexe. Convaincu que les rêves expriment des désirs cachés, il se dit que ce rêve est l'expression de son hostilité contre un rival, et que, seules, son antipathie et sa défiance l'ont conduit à

imaginer que B est un voleur. Ayant ainsi interprété son rêve, il fait retour à sa décision pour se délivrer de tout doute irraisonné. Mais, dès le début de son association avec B, un certain nombre d'incidents se produisirent qui, de nouveau, éveillèrent les soupçons de A. Pourtant, se souvenant de son rêve et de l'interprétation qu'il en avait donnée, A se persuada que, une fois encore, il se laissait subjugué par une suspicion irrationnelle, par des sentiments d'hostilité, et, sciemment, décida de ne prêter aucune attention aux circonstances qui l'avaient rendu soupçonneux. Une année s'écoula à la fin de laquelle A découvrit que B avait détourné des sommes d'argent considérables et les avait masquées en inscrivant de fausses recettes sur les registres. Son rêve, presque littéralement, était devenu réalité.

L'analyse de cet exemple nous montre que le songe de A exprimait l'intuition profonde avec laquelle dès la première entrevue, A avait pénétré le caractère de B - sans en avoir la pensée de veille. Les remarques complexes et nombreuses que, en un instant privilégié, nous faisons sur d'autres personnes, sans avoir conscience des mécanismes de notre pensée, avaient dévoilé à A la malhonnêteté de B. Mais, où en trouver la « preuve » ? Et la conduite de B ne rendait-elle point difficile que A prît conscience de sa croyance même en la malhonnêteté de son associé ? Aussi bien avait-il refoulé complètement cette pensée, ou plutôt, cette pensée n'avait même pas été enregistrée par lui dans la vie éveillée. Dans ce songe, cependant, il avait eu la claire conscience de son doute, et, s'il eût écouté ce message de lui-même à lui-même, il eût pu éviter bien des ennuis. Mais sa conviction que les rêves étaient toujours l'expression de caprices et de désirs irrationnels, l'avait incité à mal interpréter son rêve, et même, plus tard, à mal comprendre certains faits.

La lumière qu'apporte le rêve se relie étroitement à la prédiction. Prédire signifie inférer de la direction et de l'intensité des forces que nous pouvons voir présentement en action le cours futur des événements. Une connaissance consommée, non point superficielle, mais comme souterraine, des forces agissant au tréfonds de l'être, conduira à énoncer des prédictions ; et, réciproquement, toute prédiction valable doit se fonder sur une connaissance de telle nature. Ne nous étonnons donc point que, souvent, des événements soient prédits, que les faits confirment. Tout à fait étrangers au problème de la télépathie, de nombreux rêves, dans lesquels les événements à venir sont prévus, tombent dans la catégorie des prédictions rationnelles, telles que nous venons de les définir. L'une des plus veilles prédictions que révéla le rêve est la prédiction de Joseph :

Joseph fit un rêve et le conta à ses frères ; et plus encore ils le haïrent. Il leur dit : « Écoutez, je vous prie, le rêve qui m'est venu : nous étions en train de lier des gerbes dans le champ ; voilà que ma gerbe se dresse et se tient toute droite ; voilà que vos gerbes viennent se ranger tout autour, et obéissent à ma gerbe » Alors ses frères lui dirent : « Prétends-tu donc régner sur nous ? prétends-tu sur nous exercer ta domination ? » Et ils le haïrent encore plus, et, à cause de ses rêves, et à cause des mots qu'il employait.

Joseph fit un autre rêve, qu'il conta à ses frères. Il leur dit : « J'ai fait un rêve encore. Le voici : le soleil, la lune et les onze étoiles m'obéissaient. » Alors, il le rapporta à son père et à ses frères ; son père le gourmanda et lui dit : « Qu'est donc ce rêve qui te hante ? Viens-tu demander à ta mère et à tes frères, et à moi-même de nous incliner jusqu'à terre devant toi ? » Ses frères alors le jalouèrent ; mais son père mit en pratique sa sentence.

Ce récit de l'Ancien Testament remonte à une époque où les rêves étaient encore compris immédiatement par le « profane » ; où il n'était nul besoin d'en appeler à l'aide d'un spécialiste, interprète des rêves, pour comprendre un songe relativement simple. Toutefois, comprendre un songe relativement simple. Toutefois, comprendre un rêve plus difficile exigeait le talent d'un expert - comme, du moins, en fait foi l'histoire du rêve de Pharaon ; en effet, les interprètes de la Cour, incapables, au dire de l'histoire, de comprendre le rêve du monarque, Joseph doit être mandé. Ses frères devinèrent aussitôt que le rêve était l'oeuvre de l'imagination de Joseph, de cette imagination qu'un jour, il découvrira supérieure à celle de son père, à celle de ses frères, et dès lors, on vivra en le redoutant. Sans doute, ce rêve trahit-il l'ambition de Joseph, sans laquelle, probablement, il n'eût point atteint au poste d'intendant du Pharaon d'Égypte. Mais il advint que ses prédictions furent vraies, que son rêve ne fut pas seulement l'expression d'une ambition irrationnelle, mais aussi la prévision d'événements réels. Comment Joseph put-il faire une telle prédiction ? Le récit biblique fait

de lui, non seulement un homme ambitieux, mais un homme au talent exceptionnel. Son rêve le rend conscient de ses dons extraordinaires bien plus que ne le faisait sa vie de veille, qui imprimait sur lui, comme un opprobre, en face de ses frères, sa jeunesse et sa faiblesse. Son rêve est le mélange d'une ambition passionnée, et de l'intuition des dons prodigieux sans lesquels, jamais, son rêve n'eût pu devenir réalité.

Que ces remarques vaillent pour une tribu primitive dans laquelle des lois et des coutumes strictes régissent l'esprit, c'est une évidence ; mais elles valent aussi pour la société moderne où la liberté fait fi de tout ritualisme rigide. L'instruction s'est répandue de multiples façons ; les moyens de communication des masses se sont multipliés - rendant aussi l'influence des clichés culturels aussi effective que si les mêmes phénomènes s'étaient produits dans une toute petite civilisation tribale. L'homme moderne doit subir des «rumeurs» presque incessantes : les bruits de la radio, de la télévision, dont beaucoup, loin d'éclairer l'esprit, l'abêtissent. Il s'expose, malgré lui, à des mystifications, travesties en vérités, à des absurdités foncières passant pour l'appel du sens commun ou de la sagesse suprême du spécialiste ; il est victime des bavardages hypocrites, de la paresse intellectuelle ou de la malhonnêteté qui, selon le cas, parle au nom de l'«honneur» ou du «réalisme». Nous nous croyons bien au-dessus des superstitions ancrées au coeur des vieilles générations ou des civilisations prétendues primitives ; or, ne nous laissons-nous pas duper sans cesse par des croyances non moins superstitieuses, se donnant, il est vrai, pour les plus récentes découvertes de la science ? Est-il surprenant, dès lors, que l'état de veille ne soit pas seulement une bénédiction, mais aussi une malédiction ? Est-il étonnant que, plongés dans le sommeil, seuls avec nous-mêmes, capables de regarder en nous-mêmes sans être assommés par les bruits, ahuris par les sottises qui, chaque jour, nous environnent, nous sachions mieux sentir, mieux penser, que nos sentiments et nos pensées comportent plus de vérité, plus de richesse ?

En effet, la civilisation exerce sur nos fonctions intellectuelles et morales une influence non seulement bienfaisante, mais aussi préjudiciables. Les êtres humains dépendent naturellement les uns des autres ; chacun a besoin de son semblable. Mais le fait que la production matérielle n'a pas toujours été suffisante pour satisfaire les besoins légitimes de tous les hommes a influé sur l'histoire humaine. La table n'était dressée que pour quelques rares élus de la multitude qui désirait s'y asseoir pour manger. Les plus forts tentèrent de s'assurer une place, ce qui signifie qu'ils devaient la garder jalousement contre l'envie des autres. S'ils avaient aimé leurs frères autant que Bouddha, les Prophètes ou Jésus le demandaient, ils auraient partagé avec eux leur pain, au lieu de manger la viande et boire le vin avec égoïsme. Mais l'amour est l'accomplissement le plus haut et le plus difficile de l'espèce humaine ; et nulle flétrissure ne s'est inscrite sur l'homme qui, parce qu'il était assez fort, s'est assis à la table, a joui des bonnes choses de la vie sans désirer les partager, et a par suite été poussé à exercer sa suprématie sur les faibles, qui, pourtant, menaçaient ses privilèges. Le pouvoir du vainqueur devint souvent la puissance du conquérant, la force physique qui forçait la multitude à se satisfaire de son lot. Mais cette force physique ne fut pas toujours victorieuse, insuffisante ou impropre qu'elle était. Car il fallait exercer aussi sa puissance sur l'esprit du peuple, pour réfréner l'usage qu'il faisait de ses poings. Le contrôle des pensées et des sentiments fut un élément nécessaire à la conservation des privilèges de la minorité. Dans cet épisode historique, cependant, l'esprit de la foule se dénatura autant que l'esprit des vainqueurs. Le gardien qui surveille un prisonnier que le prisonnier lui-même ? L'«élite», groupe d'«élus» qui doit contrôler la majorité anonyme devient prisonnière de ses tendances coercitives. Ainsi, l'esprit humain, à la fois gouvernant et gouverné, se détourna de son but humain essentiel, qui est de sentir et de penser humainement, d'utiliser et de développer les puissances de raison et d'amour innées en lui, et sans le plein développement desquelles il est comme infirme. Ce phénomène de déviation dans lequel l'esprit se dénature déforme le caractère de l'homme. Des buts, foncièrement contraires aux intérêts de l'essence humaine, deviennent souverains. Les puissances d'amour de l'homme sont appauvries et il est conduit à désirer exercer sur les autres sa domination. Sa sécurité intérieure est amoindrie, et il est poussé à chercher une compensation dans un désir insatiable de gloire et de prestige. Il perd le sens de la dignité et de l'intégrité, et il est contraint de se transformer en une espèce de marchandise, ne tirant son respect de soi que

de sa valeur marchande, que de ses succès. On voit par là que nous apprenons non seulement ce qui est vrai, mais aussi ce qui est faux ; que nous entendons non seulement ce qui est bon, mais que nous sommes constamment sous l'influence d'idées préjudiciables à une vie droite.